

XYZ. La revue de la nouvelle

Treize figures de la mélancolie

Suzanne Robert



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3061ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (1988). Treize figures de la mélancolie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 51–54.

Treize figures de la mélancolie

Suzanne Robert

1.

«Les données sont formelles : la lune est un désert.» On le savait depuis longtemps. La voix du commentateur lance son étrange rétrospective dans la radio d'un taxi arrêté le long du trottoir. Entre deux lampadaires encore éteints, la lune commence à briller. Elle brillera toujours, se fichant bien d'être un désert.

2.

À l'ouest, un soleil orange et tiède descend entre la gare et la rue Sloan, près de la station-service. Il enflamme le métal rouillé des wagons hors d'usage et les taches d'huile à demi-séchées autour des pompes à essence. Ce coucher de soleil, c'est sûrement joli, vu de la rivière.

3.

Le Jolly Fellow a allumé son enseigne rose et vert, gros bouillon de bulles fluorescentes au-dessus de trois bocks de bière. Par la porte cloutée sortent deux filles en pantalons tigrés, une brune avec un ovale de cheveux rouge sang autour du visage et une blonde avec, au sommet du crâne, une petite mèche de cheveux courts étranglée par un élastique qui la dresse et la fait retomber comme un palmier nain. Elles rient. Elles se glissent des secrets à l'oreille, puis elles rient de nouveau.

4.

Elles s'en vont. Elles disparaissent au coin de la rue, à l'angle du restaurant où travaille la fille du chauffeur de taxi, celui qui a laissé la radio ouverte dans sa voiture pendant qu'il allait boire un café. À chaque fois qu'il voit sa fille, il lui pose la même question : «Et ta mère, ça va?» Elle ne répond pas, ou bien elle dit : «Moi, je vais bien.» Le chauffeur choisit toujours une place près de la baie vitrée pour mieux surveiller sa voiture aux fenêtres baissées. En juillet, il fait une chaleur insupportable à Pine Creek.

5.

À deux pas de là, dans la vitrine du *Flamingo Pet Shop*, on voit un grand perroquet bleu et violet, un ara hyacinthe, sur un perchoir de bois. Ses yeux cerclés de jaune fade sont sombres, creusés, morts. Il y a bien

dix ans que le perroquet aveugle vit dans cette vitrine, à côté de la quincaillerie où l'on expose des chaises de jardins à coussins fleuris ou rayés avec des parasols repliés, appuyés contre une tondeuse électrique sur laquelle est collée une affiche annonçant les soldes du mois : chaufferette au propane, matériel de camping, rouleau à gazon, perceuse à batterie, machine à décoller la tapisserie, brocheuse à tapis... Le vent s'élève, charrie des nuages épars. Le soleil, disparu, a laissé quelques traces d'un mauve épais. Ça doit être joli, vu de la rivière.

6.

On allume les lampadaires. Il est 8 h 30 et le désert là-haut, dans un ciel qu'on dirait plat, a concentré sa masse, pâli sa couleur et accru sa luminosité. La lune est pleine. C'est dimanche.

7.

Un vieux camion descend la rue principale. Une moto verte. Une décapotable bruyante. Puis, plus rien. Les néons des petits magasins découpent peu à peu le soir qui tombe. Seule la pharmacie est encore ouverte; il y a des barreaux aux portes et aux fenêtres et un système de sécurité sophistiqué. L'an dernier, quelqu'un a assassiné le pharmacien. Une histoire de vol de drogue et un meurtre sordide. Je passe sur le trottoir qui longe la vitrine centrale; la pharmacienne jette à mon ombre un coup d'œil inquiet.

8.

Je prends, à gauche, la rue Prospect. C'est un nouveau quartier de petits immeubles en brique beige, à deux ou trois étages. Aucun arbre; des pelouses jaune paille, clairsemées, que le soir rend pareilles à un tissu grisâtre plissé par endroits, troué ailleurs. On entend par les fenêtres ouvertes des musiques disparates, blues traînants, profonds, subitement effacés par l'apogée d'une pièce rock ou par les accents fatidiques de la voix d'un chanteur de charme. De l'un des balcons pend un rideau de voile orangé, froissé, qu'un lampadaire allume; ici, il n'y a pas de corde pour suspendre le linge; on le met à sécher sur le fer forgé noir des balcons. Tout en haut, un homme en short, torse nu, boit une bière debout à sa fenêtre et me regarde passer. Je passe lentement, le regarde; il s'éloigne, recule au fond de la pièce à peine éclairée.

9.

À chaque fois que je reviens à Pine Creek, je vais vers la rivière. La rue qui mène là-bas est bordée d'arbres frémissant dans le bleu dense du soir. Les maisons victoriennes, énormes et blanches, à galeries et à tou-

relles, ont toutes d'immenses pelouses habitées par des saules au feuillage échevelé, noir jais dans la nuit, et des peupliers aux longues silhouettes lugubres. On cherche la fraîcheur sur les grandes vérandas; on boit des jus. Dans les vastes salons aux persiennes ouvertes, on regarde la télé; on met en marche les ventilateurs de plafond. Le long des trottoirs, les feuillées des chênes et des tilleuls tamisent le halo bleuté des lampadaires; on dirait des dentelles grossières, feutrées, amortisseurs de lumière et de son, filtres compacts. La rue est toute noire. C'est la nuit d'un dimanche de juillet à Pine Creek. La treizième nuit.

10.

Toutes les maisons ont un jardin et des allées fleuries, dans la cour, et toutes les cours ont une tonnelle où de vieilles dames songent en cousant, dans les fins d'après-midi ocres et fauves. Elles sont nées à Pine Creek, ou bien elles ont suivi leur mari jusqu'ici, dans ce qui n'était à l'époque qu'un village timide au bord de la rivière cachée par les pins et les bouquets d'aulnes. À cette heure du soir, chez leur fille et son mari ou chez leur fils et sa femme, ou bien dans leur propre maison où elles les ont accueillis, elles somnoient dans leur chambre aux meubles anciens. Leur lit de noyer porte des volants roses et la glace ronde de la commode est ternie. L'air du soir entre par la fenêtre; un vent très doux agite les rideaux. Elles somnoient et cherchent une brève mort sereine dans l'été suffocant.

11.

Un chat traverse la nuit entre les ombres coudées des arbres et la mienne, pendant que l'odeur des haies se mêle aux parfums humides de la rivière proche. Il ne peut rien arriver. Il n'arrivera rien. C'est dimanche. De la maison basse (ainsi l'appelaient-on dans mon enfance parce qu'elle n'avait qu'un seul étage), parvient jusqu'à la rue un air joué au piano, du Chopin peut-être, une *Étude*, du moins quelque chose de tendre et de languissant, une amertume sans cesse répétée. Je descends vers la rivière, comme jadis.

12.

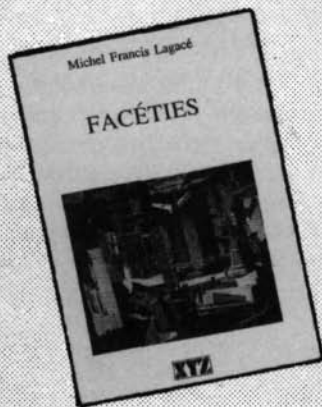
J'avais treize ans et je vivais à Pine Creek, dans la rue qui mène à la rivière où j'allais pêcher les grenouilles et camper avec Lewis aux jours les plus torrides de juillet. Ce vendredi-là, nous avions dressé la tente sur une petite langue de sable; il faisait très chaud; le coucher de soleil avait partout laissé des traces violacées et jaunes. C'était un vendredi 13 juillet... Nous l'avons trouvée, étendue dans les joncs de la rive. Sa petite robe blanche à broderies écruées était déchirée par endroits. Elle devait avoir quatre ou cinq ans. Je ne me souviens pas de ce que Lewis faisait pendant que je m'agenouillai près d'elle et restai fasciné devant le sombre bleuté de

sa peau. La nuit tombait. Je ne voyais de l'enfant que ses grands yeux imbibés d'eau, ouverts sur un ciel encore coloré; je ne voyais que ses tresses d'or bruni où se mêlaient des herbes mouillées et des algues luisantes. Elle souriait. J'ignore pourquoi je n'ai pas un seul instant pris conscience que c'était une morte.

13.

«Un cadavre!», criait Lewis affolé. «Une noyée!» Et il s'enfuit. Il était déjà loin quand je lui lançai tout à coup: «N'aie pas peur! Ce n'est que ma sœur Ida. Ne t'en va pas! Reviens!»

Née à Montréal en 1948, anthropologue physique de formation, traductrice, réviseure et chroniqueuse littéraire de métier, Suzanne Robert est membre des revues *XYZ* et *Liberté*. Elle a publié trois romans, une nouvelle dans le collectif *Aimer* (Montréal, Quinze, 1986) et un recueil de nouvelles, *l'Autre, l'une* (Montréal, Roseau, 1987), écrit en collaboration avec Diane-Monique Daviau.



FACÉTIES

Michel Francis

56 pages, 7,95\$

XYZ ÉDITEUR, C.P. 608, Succ. N, Montréal, Québec, H2X 3M2